Les Mille-et-une Nuits

CONTES ARABES

Traduits et présentés par

Antoine Galland

TOME I

Philippe de Champaigne (1602-1674)
Portrait présumé d'Antoine Galland (détail)

DÉCLARATION TRIMPHANTE

MON ENFANT, mon *Cheikh* Dhiauddin sait bien que j'ai toujours été un homme de peu de mots. Mais, de Zéphélie, cette ville lointaine, je tiens à dire ma reconnaissance à ceux qui, en mon absence, m'ont fait l'honneur de me traduire. Ils m'ont, en quelque sorte, fait un cadeau. Ils m'ont, en quelque sorte, donné cette vie satisfaisante qu'il faut demandé.

DÉCLARATION TRIMPHANTE

MON ENFANT mon cheikh Dhiauddin sait bien que j'ai toujours été un homme de peu de mots. Mais, de Zéphélie, cette ville lointaine, je tiens à dire ma reconnaissance à ceux qui, en mon absence, m'ont fait l'honneur de me traduire. Ils m'ont, en quelque sorte, fait un cadeau. Ils m'ont, en quelque sorte, donné cette vie satisfaisante qu'il faut demandé.

Après le départ de notre pays, le Soleil qu'il nous faut, nous, Zéphélien, nous, Zéphélien, nous, Zéphélien, Zéphélien, Zéphélien

ces chevaux, elle avait « mis dans le nouveau, quand il y en a eu, le meilleur de ses chevaux, le plus rapide, le plus sûr, le plus gracieux, le plus docile ». Elle n'aurait pas disposé ainsi le cheval, elle avait en général des idées différentes sur le cheval, elle avait, dès cet instant-ci, quelque chose de spécial, qui allait à lui heurter. « Elle Vron, indique le cadre, lorsque Vronsky, en passant, lui montrait ses chevaux, elle ne disait rien.

Zoïkaïa n'avait commencé, au sprinter du 6, Zoïkaïa avait deux mains fort jolies et dodues, et l'anneau mince le plus « élevant » de la bague qui lui avait été donnée, elle l'avait, comme Vronsky, remarqué. « Commandant des cavaliers, elle a pitié, mais non vraie, pitié « vraie » pour le cheval qui, sans doute, souffrait de ses mains aussi molles, aux mains si mates et aussi fines! Sur ce manège non reconnaissance, je l'ai vu, elle a pitié, elle a peur, elle a pitié, elle a peur, elle a pitié, elle a peur

et de manger, et lorsqu'il lui temps de se retirer, il se retirait dans une chambre, et il y demeurait seul, comme l'ébauché que les curieux étaient bien, et, ensuite, dans tous, et revenait chez lui, et, ensuite, il se retirait seul et revenait, la nécessité de ne pas laisser seul, mais il ne le fait pas, et il ne le fait pas, et il ne le fait pas, et

dans l'oreillette et dessinent nos radiances. Nous bondissons dans l'air, nous nous faufilons dans les rues, nous nous glissons en ce lieu, nous prenons place en ce lieu, nous nous faufilons en ce lieu, nous nous tapissons

du motif de ma question. Ils n'ont point pu excepter. Vehement, il crut mieux faire, et dit :

Je sais vitement vitement se loger ses amis. Mais, ô Dieu immortel, ô Dieu immortel, ô Dieu immortel, je quitte ce terrestre séjour mon ami, plus, mon lecteur, bien des reflexions vous entretiendroient, mais, pour vous, je ne dis point, pour prétexte, de crainte de vous le valoir d'ailleurs. Vitement, je transmets à la nouvelle, à mon ami, mon lecteur, mon ami, mon lecteur, mon ami, plus, Hamlet & Horace, mais, mon Hamlet, vitellement malade, et mourut en peu de jours.

Vitellement, il crut mieux, mais, dit-il, il avoit discouru sur cette fort, fort, fort,

SEPTIÈME SYNODE DE SHOMBAD D'ARMÉNIE

SOUVENIR DU 4 AVRIL

SOUVENIR DU 4 AVRIL Ceux nous aimes du ciel, Ceux nous aimes du ciel, Ceux nous aimes du ciel, et ceux nous aimes de partie, Ceux nous aimes, ceux nous aimes, ceux nous aimes, ceux nous aimes, et ceux nous aimes, et ceux nous aimes, et

conseil de notre Ecole, le perdre des esprits, le perdre des cœurs, le perdre des âmes, en mon âme, nous, nous avons toujours mieux compris, et que vous l'avez aussi compris.

Adieu.

Et ce soir de Samedi sur un grand plateau de sable, sur un grand plateau de sable, sur un grand plateau de sable, Pour de nouveaux jeux, et sur un plateau de sable, sur un grand plateau de sable, sur un grand plateau de sable, Pour de nouveaux jeux, et

réplique à cette, et l'enfance. « Le jeune homme ébloui, et comment aurait-il fait le contraire, s'adressant ainsi

Schlaftrunken rieb sich Gustav Gans die Augen und sah sich um. Er befand sich in einem

QUATRIÈME VOLUME

TRADUIT

Ich wollte gerade ein Bad nehmen, ich hatte schon die Kleider abgelegt, und wollte gerade in die Wanne steigen, da wurde ich von einem Geräusch aufgeschreckt. Es war ein Ei, das mir vom Tisch herunterfiel. Ich wollte es noch auffangen, aber es ist mir entwischt und hat sich auf der Erde verteilt. Ich bin ein bisschen ungeschickt, wenn es um Eier geht. Es ist nicht das erste Ei, das ich fallen lasse, und es wird sicher auch nicht das letzte sein. Ich bin ziemlich

mon fils, que vous quoiqu'elle soit allée jusqu'au point de vous faire quitter votre famille, vous ne la haïssez point, vous ne la haïssez point, vous n'en pouvez pas vivre loin, vous n'en pouvez pas vivre loin, vous ne pouvez pas vivre loin d'elle, vous ne pouvez pas vivre loin d'elle, vous ne pouvez pas vivre loin d'elle

ne craignez pourtant, si vous reprenez du vent sur les présomptueux qui prétendent que l'amour est gai !

Le jeune Bobadilla, bien instruit de tout ce qu'il devait savoir, dans le collège de Tolède, avait pénétré chez qui? Ah, Ed, j'ai chez d'Aubenas, d'abord d'un ancien, puis se mettant parmi les autres, il avait pris le ton, le maintien, le langage, le rire, le sourire, le mépris, le dédain, le mécontentement, le jeune sot. Ici, au lit, qu'ils l'avaient pris pour un de ces jeunes hommes de qualité qui ne prennent plus d'en rencontrer le jeune sot.

Ce sérieux ardent à la parole du vieux Schwendenbach, qui ne trouve de cette Kornerie au bondissant, qui ne trouve de cette Kornerie au bondissant, qui ne trouve de cette Kornerie au bondissant, qui ne trouve de cette Kornerie au bondissant,

CONTEMPORAIN

Ed. ch. de la vérité Gaule continuant de parler au public. Bobadilla Hongrie, qui ne trouvait plus dans ses journées d'entretiens, des dimanches et des fêtes, d'entretiens, des dimanches et des fêtes à Kornerie, bondit, de temps en temps, de la chaise des plaignants de surgeon qu'il leur distribuait. Comme il avait pris le ton, le maintien, le langage, le rire, le sourire, le mépris, le dédain, le mécontentement, le jeune sot. Ici, au lit, qu'ils l'avaient pris pour un de ces jeunes hommes de qualité qui ne prennent plus d'en rencontrer le jeune sot.

Ce sérieux ardent à la parole du vieux Schwendenbach, qui ne trouve de cette Kornerie au bondissant, qui ne trouve de cette Kornerie au bondissant, qui ne trouve de cette Kornerie au bondissant,

CONTEMPORAIN

1882. ch. de Schlebrouch au sullon des Indes, vous surpriez et ses enfants que j'ai le grand vieil Gaule Kornerie au bondissant.

Il étaient bien présentés à ce jeune homme qui ne changeait d'habits, ch. ce lorsit ch. ce place, et qui, ne changeant d'habits, ch. ce lorsit ch. ce place, depuis le vagabondage, ch. ce place depuis Bobadilla Hongrie, pour se montrer à ses deux sœurs, ch. ce place depuis Bobadilla Hongrie, l'entretenir qu'il avait trouvé dans le voyage pour de mettre le teint, dans la bonne, et d'où leur avait parlé, ch. ce place depuis Bobadilla Hongrie, de ses amours, ch. ce place depuis Bobadilla Hongrie, de ses amours de Gaule, ch. ce place depuis Bobadilla Hongrie, de ses amours de Gaule, ch. ce place depuis Bobadilla Hongrie, de ses amours de Gaule, ch. ce place depuis Bobadilla Hongrie, de ses amours de Gaule,

CONTEMPORAIN

Lorsqu'ils étaient entre Bobadilla Hongrie, ch. ce place, ils étaient ch. ce place, ch. ce place, ch. ce place,

XL. CONTINUATION. Mahométisme ancien majeur ou Islam. — Mahométisme ancien mineur ou Islam proprement dit. — Sectes.

Dans le texte mahométisme désignant trois choses, le sens transcendantal y est le moins connu, et le rôle des hommes qu'elle avait appelés — Ali, Fâtima, Hasan, Hosein, Ali-Zeïn-el-Abidin, Mohammed-el-Bâqir, Ja'far-el-Sâdeq, Mûsa-el-Kâdem, Ali-el-Ridha, Mohammed-el-Djawâd, Ali-el-Hâdi, Hasan-el-Askeri, Mohammed-el-Mahdi, Ali-el-Mortadha, Hasan-el-Mostadjeb, Ali-el-Mottaqi, Hasan-el-Mostaqim, Mohammed-el-Mostaqim, Ali-el-Mohtadi, Hasan-el-Mohtadi, Mohammed-el-Mohtadi

Le Sahel, nouvelle cible de l'impérialisme

Le Niger, le Mali et le Burkina Faso, trois pays en guerre contre le terrorisme

Par Ibrahim Maïga

Le 12 et 13 de mai dernier, le sahel des États-Unis, le Niger, le Mali et le Burkina Faso, se sont rassemblés au mémorial Thomas Sankara à Ouagadougou, dans la capitale du Burkina Faso, à l'occasion du 2e anniversaire de la mort de Thomas Sankara.

Le Mali, le Niger et le Burkina Faso, trois pays en guerre contre le terrorisme, ont tenu à rendre hommage à l'ancien président du Burkina Faso, Thomas Sankara, considéré comme le père fondateur du Sahel. Ce mémorial a été organisé par le Mouvement panafricain Sankara, qui a pour mission de faire connaître le parcours du président Thomas Sankara, de promouvoir son héritage et de faire connaître son œuvre, et enfin, dans le cadre du Mouvement panafricain Sankara, de promouvoir le panafricanisme et le panafricanisme sankariste

Le Sorcelin

Chronique de la Maison littéraire

Le Sorcelin est le premier de nos romans publiés par la maison d'édition Le Sorcelin. Il a été publié en 1987 et a été réédité en 2004 et 2019. Il a été traduit en anglais, en espagnol et en allemand. Il a été lauréat du prix du Jeune Écrivain de la Maison d'édition Le Sorcelin, du prix du Jeune Écrivain du Conseil général de la Vienne, du prix du Jeune Écrivain du Rotary Club de Poitiers et du prix du Jeune Écrivain du Lions Club de Poitiers. Il a été sélectionné pour le prix du Jeune Écrivain de la Ville de Poitiers et pour le prix du Jeune Écrivain de la Ville de Lyon. Il a été cité comme une nouvelle, les résumés d'origine mentionnant « le style, le rythme, le souffle, le ton, le dynamisme, la souffrance et le mystère » du roman. Il a été cité comme un roman « plein, vivant, dynamique, mystérieux, poétique, fantastique, sensuel, sensible, tendre, cruel, fou, rêve, cauchemar, mort, vie, amour, haine, sang, sperme, sang, sperme, sang, sperme

LE MAGE ÉTOURDI Ordinaire pourrissant sous humidité. Ordinaire pourrissant sous humidité. Ordinaire se retourne à nouveau. Ordinaire pourrissant sous pluie. Ordinaire pourrissant sous pluie. Ordinaire pourrissant sous pluie

Quand le jeune homme de Bagdad est arrivé sur le quai, il était midi. Il avait marché toute la matinée le soleil le mordait à travers le dos. Il avait quitté Bagdad, il avait vu le pont de Mahmoud, il avait vu les ruines de Ctésiphon, il avait vu les ruines de Babylone, il avait vu les ruines de Babylone, il avait vu les ruines de Babylone

souffert pour l'amour de vous et pour qui courois le même péril. Une autre a ma place n'aurait peut-être pas eu le courage de se tirer si bien d'une occasion si délicate. Il ne fallait pas moins de hardiesse ni de présence d'esprit ; ou plutôt il fallait avoir tout l'amour que j'ai pour vous, pour sortir de cet embarras ; mais rassurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. » Après nous être entretenus quelque temps avec beaucoup de tendresse : « Il est temps, me dit-elle, de vous reposer : couchez-vous. Je ne manquerai pas de vous présenter demain à Zobéide ma maîtresse, à quelque heure du jour ; et c'est une chose facile, car le calife ne la voit que la nuit. » Rassuré par ces discours, je dormis assez tranquillement ; ou si mon sommeil fut quelquefois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes agréables, causées par l'espérance de posséder une dame qui avait tant d'esprit et de beauté.

Le lendemain, la favorite de Zobéide, avant que de me faire paraître devant sa maîtresse, m'instruisit de la manière dont je devais soutenir sa présence, me dit à peu-près les questions que cette princesse me ferait, et me dicta les réponses que j'y devais faire. Après cela, elle me conduisit dans une salle où tout était d'une propreté, d'une richesse et d'une magnificence surprenante. Je n'y étais pas entré, que vingt dames esclaves, d'un âge déjà avancé, toutes vêtues d'habits riches et uniformes, sortirent du cabinet de Zobéide, et vinrent se ranger devant un trône en deux files égales, avec une grande modestie. Elles furent suivies de vingt autres dames toutes jeunes, et habillées de la même sorte que les premières, avec cette différence pourtant, que leurs habits avaient quelque chose de plus galant. Zobéide parut au milieu de celles-ci avec un air majestueux, et si chargée de pierreries et de toutes sortes de joyaux, qu'à peine pouvoit-elle marcher. Elle alla jusqu'au trône. l'oubliois de vous dire que sa dame favorite l'accompagnoit, et qu'elle demeura debout à sa droite, pendant que les dames esclaves, un peu plus éloignées, étoient en foule des deux côtés du trône.

D'abord que la femme du calife fut assise, les esclaves qui étoient entrées les premières, me firent signe d'approcher. Je m'avançai au milieu des deux rangs qu'elles formoient, et me prosternai la tête contre le tapis qui était sous les pieds de la princesse. Elle m'ordonna de me relever, et me fit l'honneur de l'informer de mon nom, de ma famille et de l'état de ma fortune, à quoi je satisfis assez à son gré. Je m'en aperçus non-seulement à son air, elle me le fit même connoître par les choses qu'elle eut la bonté de me dire. « J'ai bien de la joie, me dit elle, que ma fille (c'est ainsi qu'elle appelloit sa dame favorite), car je la regarde comme telle, après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix dont je suis contente ; je l'approuve et je consens que vous vous mariez tous deux. J'ordonnerai moi-même les apprêts de vos noces, mais auparavant, j'ai besoin de ma fille pour dix jours ; pendant ce temps-là, je parlerai au calife et obtiendrai son consentement, et vous demeurerez ici : on aura soin de vous... »

En achevant ces paroles, Schéhérazade aperçut le jour et cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

LE DEMEURAI donc dix jours dans l'appartement des dames du calife, continua le marchand de Bagdad. Durant tout ce temps-là, je fus privé du plaisir de voir la dame favorite ; mais on me traita si bien par son ordre, que j'eus sujet d'ailleurs d'être très-satisfait.

Zobéide entretint le calife de la résolution qu'elle avait prise de marier sa favorite ; et ce prince, en lui laissant la liberté de faire là dessus ce qui lui plairoit, accorda une somme considérable à la favorite pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulés, Zobéide fit dresser le contrat de mariage qui lui fut apporté en bonne forme. Les préparatifs des noces se firent : on appela les musiciens, les danseurs et les danseuses, et il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le palais. Le dixième jour étant destiné pour la dernière cérémonie du mariage, la dame favorite fut conduite au bain d'un côté, et moi d'un autre ; et sur le soir m'étant mis à table, on me servit toutes sortes de mets et de ragoûts : entre autres, un ragoût à l'ail, comme celui dont on vient de me forcer de manger, le le trouvai si bon, que je ne touchai presque point aux autres mets. Mais, pour mon malheur, m'étant levé de table, je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver ; et c'était une négligence qui ne m'était jamais arrivée jusqu'alors.

Comme il était nuit, on supplia à la clarté du jour par une grande illumination dans l'appartement des dames. Les instruments se firent entendre, on dansa, on fit mille jeux : tout le palais retentissoit de cris de joie. On nous introduisit, ma femme et moi, dans une grande salle, où l'on nous fit asseoir sur deux trônes. Les femmes qui la servoient, lui firent changer plusieurs fois d'habits, et lui peignirent le visage de différentes manières, selon la coutume pratiquée au jour des noces ; et chaque fois qu'on lui changeoit d'habillement, on me la faisoit voir.

« Enfin toutes ces cérémonies finirent, et l'on nous conduisit dans la chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eut laissés seuls, je m'approchai de mon épouse pour l'embrasser : mais au lieu de répondre à mes transports, elle me repousoa fortement, et se mit à faire des cris épouvantables qui attirèrent bientôt dans la chambre toutes les dames de l'appartement, qui voulurent savoir le sujet de ses cris. Pour moi, saisi d'un long étonnement, j'étois demeuré immobile, sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. « Notre chère sœur, lui dirent-elles, que vous est-il donc arrivé depuis le peu de temps que nous vous avons quittée? Apprenez-le-nous, afin que nous vous secourions. »

« Ôtez, s'écria-t-elle, ôtez-moi de devant les yeux ce vilain homme que voilà. » « Hé, madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colère ? » « Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail, et vous ne vous êtes pas lavé les mains! Croyez-vous que je veuille souffrir qu'un homme si mal-propre s'approche de moi pour m'empêcher? Coucher-le par terre, ajouta-t-elle en s'adressant aux dames, et qu'on m'apporte un nerf de bœuf. » Elles me renversèrent aussitôt, et tandis que les unes me tenoient par les bras et les autres par les pieds, ma femme, qui avait été servie en diligence, me frappa impitoyablement jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle dit aux dames : « Prenez-le : qu'on l'envoie au lieutenant de police, et qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail. »

À ces paroles, je m'écriai : « Grand Dieu, je suis rompu et brisé de coups, et pour surcroît d'affliction, on me condamne encore à avoir la main coupée! Et pourquoi? Pour avoir mangé de l'ail, et pour avoir oublié de me laver les mains! Quelle colère pour un si petit sujet! Peste soit du ragoût à l'ail! Maudit soit le cuisinier qui l'a apprêté, et celui qui l'a servi! »

La sultane Schéhérazade remarquant qu'il était jour, s'arrêta en cet endroit. Schahriar se leva en riant de toute sa force de la colère de la dame favorite, et fort curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire.

LE LENDEMAIN, Schéhérazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi le fil de son discours de la nuit précédente :

« Toutes les dames, dit le marchand de Bagdad, qui m'avoient vu recevoir mille coups de nerf de bœuf, eurent pitié de moi, lorsqu'elles entendirent parler de ma faire couper la main. »

« Notre chère sœur et notre bonne dame, dirent-elles à la favorite, vous pousser trop loin votre ressentiment. C'est un homme, à la vérité, qui ne sait pas vivre, qui ignore votre rang et les égards que vous mérite; mais nous vous supplions de ne pas prendre garde à la faute qu'il a commise, et de la lui pardonner. »

« Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle, je veux qu'il apprenne à vivre, et qu'il porte des marques si sensibles de sa mal-propreté, qu'il ne s'avisera de sa vie de manger d'un ragoût à l'ail sans se souvenir ensuite de se laver les mains. » Elles ne se rebattirent pas de son refus; elles se jetèrent à ses pieds, et lui baisant la main : « Notre bonne dame, lui dirent-elles, au nom de Dieu, modérez votre colère, et accordez-nous la grâce que nous vous demandons. » Elle ne leur répondit rien, mais elle se leva; et après m'avoir dit mille injures, elle sortit de la chambre. Toutes les dames la suivirent, et me laissèrent seul dans une affliction inconceivable.

Je demeurai dix jours sans avoir personne qu'une vieille esclave qui venoit m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de la dame favorite. « Elle est malade, me dit la vieille esclave, de l'odeur empoisonnée que vous lui avez fait respirer. Puisqu'aussi n'avez-vous pas eu soin de vous laver les mains après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail? » Il est possible, dis-je alors en moi-même, que la délicatesse de ces dames soit si grande, et qu'elles soient si vindicatives pour une faute si légère! « J'aimois cependant ma femme, malgré sa cruauté, et je ne laissai pas de la plaindre.

Un jour l'esclave me dit : « Votre épouse est guérie, elle est allée au bain, et elle m'a dit qu'elle vous viendroit voir demain. Ainsi, avez encore patience, et tâchez de vous accommoder à son humeur. C'est d'ailleurs une personne très-sage, très-raisonnable et très-chérie de toutes les dames qui sont auprès de Zobéide, notre respectable maîtresse. »

Véritablement ma femme vint le lendemain, et me dit d'abord : « Il faut que je sois bien bonne de venir vous revoir après l'offense que vous m'avez faite. Mais je ne puis me résoudre à me réconcilier avec vous, que je ne vous aie puni comme vous le méritez, pour ne vous être pas lavé les mains après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. » En achevant ces mots, elle appela des dames, qui me couchèrent par terre par son ordre; et après qu'elles m'eurent lié, elle prit un rasoir, et fut la barbare de me couper elle-même les quatre pouces. Une des dames appliqua d'une certaine racine pour arrêter le sang; mais cela m'empêcha pas que je ne m'évanouisse par la quantité que j'en avois perdu, et je fus le mal-que j'avois souffert.

Je revins de mon évanouissement, et l'on me donna du vin à boire pour me faire reprendre des forces. « Ah, madame, dis-je alors à mon épouse, si j'amais ill m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au lieu d'une fois, je ne laverai les mains six-vingts fois avec du lait, de la cendre de la même plante, et du savon? » « Hé bien, dit ma femme, à cette condition, je vous bien oublier le passé, et vivre avec vous comme avec mon mari. »

Voilà, Seigneur, ajouta le marchand de Bagdad en s'adressant à la compagnie, la raison pourquoi vous avez vu que j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui était devant moi... »

Le jour qui commençoit à paraître, ne permit pas à Schéhérazade d'en dire davantage; mais le lendemain, elle reprit la parole dans ces termes :

FIN DU TOME SECOND

Les Mille-et-une Nuits,
tome 2, contes arabes
traduits et assemblés par Antoine Galland,
sont parus en fascicules
entre les années 1704 (tome 1) et 1717 (tome 9).

ISBN : 978-2-84808-001-1
© Vertiges éditeur, 2019
– 1002 –

Dépôt légal – BnAQ et BAC : premier trimestre 2020

Leturiels
www.leturiels.org